

Spectacles à ne pas manquer

THÉÂTRE + DANSE | NTA + EPCC-LE QUAI + CNDC | CO-PRODUCTION

Wonderful World Nathalie Béasse

Après un réjouissant et très convaincant *Happy Child*, créé au Quai en novembre 2008, la plasticienne, metteur en scène, vidéaste et chorégraphe angevine présente sa nouvelle création, forcément hybride, « un travail sensible qui touche à la perception de celui qui est sur scène et de celui qui regarde ».

« Des hommes qui s'échapperaient de quelque part [...] sont réunis pour un événement, ils se retrouvent autour d'une table et petit à petit les tensions naissent, les langues se délient, les corps s'expriment [...] ». Nathalie Béasse

Avec la création musicale d'Antoine Monzonis-Calvet.

sam. 21 et dim. 22 mai¹¹ | 20:30 / 16:00 | T900 | 8€ - 21€

THÉÂTRE | CO-PRODUCTION NTA

Bluff Enzo Cormann - mise en scène Caroline Gonce, Guy-Pierre Couleau et Vincent Garanger

Jeu à trois : avec ces trois courtes paraboles pour trois acteurs dans un espace tri-frontal, Enzo Cormann invite le public adolescent à questionner « la vérité du mensonge et les mensonges de la vérité »... Yaya, Sonya, Alya : trois prénoms pour un voyage au pays des leurres, du mentir vrai et des faux mensonges... Un triptyque collectif et ludique dans une scénographie inventive, mené par trois équipes artistiques.

du mar. 24 au vend. 27 mai¹¹ | 15:00/19:30/20:30 | scène de répétition | 5 à 21 €

Les prochains rendez-vous du Forum

Café-Forum : Culture en mouvement : subir ou choisir de nouveaux modèles économiques ?

Comment imaginer la mise en œuvre de l'Agenda 21 des cultures construit sur le territoire d'Angers ? CIGALES artistes ou AMAP culture, coopérations d'artistes... autant d'expériences autour du financement privé participatif, de l'accompagnement des projets, de la mutualisation, qui viendront illustrer notre réflexion et alimenter notre débat.

mer. 25 mai¹¹ | 19:30 | Bar Forum | Entrée libre

>>> AVANT ET APRÈS LES SPECTACLES ET DU MARDI AU VENDREDI LE MIDI, LE NOUVEAU BAR DU FORUM VOUS PROPOSE SA NOUVELLE CARTE AVEC DES FORMULES REPAS ET UN LARGE CHOIX DE BOISSONS >>>

/// VENEZ AU QUAI À PLUSIEURS ! UTILISEZ LA RUBRIQUE COVOITURAGE SUR LE FORUM DE NOTRE SITE ///

10 | 11

Prometheus Landscape II Jan Fabre - Troubleyn

mercredi 18 et jeudi 19 mai¹¹ | 19:30/20:30 | T900 | 1H40

LE QUAI
ANGERS
FORUM DES ARTS VIVANTS

CNDC
ANGERS

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
NTA
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia

Prometheus Landscape II

Jan Fabre - Troubleyn

Jan Fabre | concept, mise en scène, scénographie
Jeroen Olyslaegers, I am the all-giver (d'après Eschyle), Jan Fabre We need heroes now | textes
Dag Taeldeman | musique
Miet Martens | dramaturgie et assistanat
Jan Dekeyser | lumières
Andrea Kränzlin | costumes
Katarina Bistrovic-Darvas, Annabelle Chambon, Cédric Charron, Vittoria De Ferrari, Lawrence Goldhuber, Ivana Jozic, Katarzyna Makuch, Gilles Polet, Kasper Vandenberghe et Kurt Vandendriessche | performers
Arne Lievens | coordination technique tournée
Tom Buys | technicien son & vidéo
Bern Van Deun | technicien
Tomas Wendelen | chargée de production
Tom Hannes | coach pour l'anglais
Lynette Erving | coach de technique vocale

Durée : 1H40

RENCONTRE AVEC L'ÉQUIPE ARTISTIQUE À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION DU MERCREDI 18.

Production Troubleyn/Jan Fabre (Antwerp, Belgium)

Avec le soutien du Gouvernement Flamand.

Co-production Peak Performances @ Montclair State University (Montclair, USA), Théâtre de la Ville (Paris, France), Malta Festival (Poznan, Poland), Tanzhaus NRW (Düsseldorf, Germany), Zagreb Youth Theatre (Zagreb, Croatia), Exodos, Ljubljana (Ljubljana, Slovenia), La Biennale di Venezia, Bifex Theatre Belgrade: as part of the ENPARTS - European Network of Performing Arts and with the support of Programma Cultura della Commissione Europea.

Internship Edith Cassiers (dramaturgie), Katarzyna Mielczarek (costumes), Maja Zupancic (costumes), Apostolia Papadamaki

Avec le soutien de la Fondation Costopoulos

Sous le signe du feu

Ils sont là, en survivance dans un désert aux confins de la Scythie ou dans une contrée lointaine, enclavée peut-être entre les montagnes du Caucase ou à des kilomètres de celles-ci, comme ravagée par on ne sait quel cataclysme ou quelle guerre, dévastée par le réveil soudain d'on ne sait quel volcan. Là, dans cet entre-deux où l'Océan, la Terre, le Soleil et la Lune se rejoignent, juste au point de convergence des méridiens.

Un homme à l'allure athlétique, venu du plus profond des âges, est suspendu entre ciel et terre, encordé, étiré, quasi-christique. Il se tait. Derrière lui, un soleil irradiant, qui ne cesse de multiplier ses éruptions turbulentes d'énergie à sa surface jusqu'à s'éclipser, pour laisser place à la froideur d'une lune noire, tandis que le corps immobilisé de cet homme que rien ne semble atteindre, plonge dans les profondeurs océaniques ou semble s'éloigner de notre planète bleue. Autour de lui, une brigade d'individus vêtus, à la manière des haredim, de bas blancs, de costumes et de chapeaux noirs, tournoie à l'instar d'insectes attirés par une substance fétide.

Face à eux, et parmi eux, comme dans une partie d'échecs, une constellation d'hommes et de femmes, à demi-déshabillés, culottés ou sanglés de cuir, se lance dans une course effrénée, allume ici et là plusieurs feux, criant leur révolte, leur douleur, hurlant de colère ou de peur, se gorgeant de sexe avec avidité, ivres de désir, cherchant de nouveau comment faire du feu – en frottant un morceau de bois entre ses mains, en se masturbant – chaque fois que les «éteignoirs en noir», quels qu'ils soient – dictateurs, tortionnaires, censeurs,

Jan Fabre

Jan Fabre (né à Anvers, en 1958) est connu, tant en Belgique qu'à l'étranger, pour être l'un des artistes les plus d'avant-garde et protéiformes de son époque.

Depuis 25 ans, il se distingue en tant qu'artiste de performance, forgeron de théâtre et d'opéras, chorégraphe, auteur et artiste plasticien. Quel que soit le genre qu'il aborde, il en déplace systématiquement les frontières. C'est d'ailleurs ce qui lui a valu de créer la controverse tout ou long de son parcours artistique.

Fin des années soixante-dix, le jeune Jan Fabre défraie la chronique avec ses *Money performances* où il brûle des liasses de billets que le public lui prête en bonne foi pour créer des dessins avec les cendres ainsi obtenues.

En 1982, il pose avec *Het is theater zoals te verwachten en te voorzien was een bombe* à fragmentation qui ébranle les fondations du théâtre de l'époque. Deux ans plus tard, il est invité à participer à la Biennale de Venise où il persiste et signe avec *De Macht der Theaterlijke Dwaasheden*. Ces deux œuvres entrent dans les annales du théâtre contemporain et font le tour du monde. Depuis, Fabre s'est taillé une place parmi les artistes les plus multidisciplinaires de la scène artistique internationale. Il rompt avec les canons du théâtre classique en y introduisant des *real time performances* – qu'il qualifie parfois d'installations vivantes – et explore les possibilités chorégraphiques radicales pour revisiter la danse traditionnelle.

Le corps sous toutes ses formes est au centre de sa démarche depuis le début des années quatre-vingt. Ses textes de théâtre constituent un recueil peu banal de miniatures métaphoriques et ses

productions (e.a. *Je suis Sang, Ange de la Mort, Quando l'uomo principale è una donna*) ont eu un accueil très favorable à l'échelle internationale. Il est clair que l'invitation à participer comme artiste associé à l'édition 2005 du Festival d'Avignon peut être vue comme une consécration de sa carrière théâtrale.

En 2007, Jan Fabre a été invité à la *Felsenreithschule* pour la création de *Requiem für eine Metamorphose* pour le Festival de Salzbourg, la RuhrTriennale, et le festival de Vilnius. Fin 2007 Jan Fabre, Chantal Akerman et Wolfgang Rihm ont créé *I am a Mistake* pour les salles de concert européennes.

Another Sleepy Dusty Delta Day est un solo de théâtre/danse, signé Jan Fabre (2008), pour la performeuse croate Ivana Jozic. En janvier 2009, Jan Fabre crée *Orgy de la Tolérance*, interrogeant et critiquant l'humain consommateur... Ce spectacle a connu un succès mondial. En février 2010, Fabre crée *Le serviteur de la beauté*, troisième volet d'une trilogie pour le comédien Dirk Roofthoof. *Les trois monologues L'Empereur de la perte, Le roi du plagiat et Le serviteur de la beauté* sont joués en français et néerlandais.

Note d'intention

Eleos et Fobos. Peur et compassion. Ce sont là les deux affects primaires que la tragédie grecque voulait mettre en scène. En confrontant son public à des héros tragiques victimes d'un véritable calvaire, la tragédie touche directement la sensibilité du spectateur, fait de ce dernier un compagnon d'infortune et le purifie des poisons qui polluent son corps.

Dans sa nouvelle production, Jan Fabre recherche une nouvelle fois cette dimension tragique. Les péripéties de Prométhée, comme elles ont été enregistrées par l'antique poète tragique Eschyle, constituent le fil conducteur de sa création. Prométhée est un rebelle sans but (révolutionnaire sans programme) mythologique. Il s'est opposé à Zeus, le dieu suprême, a volé le feu de l'Olympe et l'a donné aux mortels. Pour Fabre, Prométhée, le porteur de feu, est une figure de proue d'une autonomie remplie d'orgueil. La loi de l'Olympe le laisse froid, il va à son encontre et agit selon ses propres convictions. En tant que « complice du feu », il dispose aussi de toutes les armes pour transformer la matière. À la fois artiste et alchimiste, il est une sorte de phare pour l'humanité. Au mépris de sa mort, il montre ce dont l'être humain est capable.

Dans une tentative de dominer cette violence orgueilleuse, Zeus fait enchaîner à jamais Prométhée au Caucase. Livré aux éléments naturels et à un aigle qui lui dévore chaque jour un morceau de foie, il subit une atroce punition. Son foie, l'organe de la colère, de la furie, se transforme peu à peu

en une sorte de plaie ouverte qui se referme chaque nuit et se rouvre le jour, dans une répétition sisyphienne, semblant sans fin. Prométhée hurle de douleur et de rage. Le porteur de feu est prisonnier des flammes. Son corps atteint une forme d'extase. Ses cris et hurlements résonnent loin dans le Caucase.

Le *Prométhée* de Fabre vous immerge dans les nombreuses strates temporelles de ce célèbre mythe. Mais avant que le spectacle ne commence réellement, nous nous séparons d'une de ces strates, le plus célèbre modèle d'interprétation, le narratif le plus attaqué et érodé de notre civilisation occidentale: la psychologie. De Sigmund Freud à Carl Jung, et ce compris tous les personnages de deuxième ou de troisième rang, la psychologie est maudite et reniée. La psychologie ne permet pas de tout comprendre ou expliquer, en particulier le jeu auquel se prêtent les dieux de l'Olympe. La dimension tragique ne peut être réduite à un modèle psychologique, le hurlement du héros tragique ne trouvera pas d'explication sur un divan.

Sa douleur provoque un bruit assourdissant, un bruissement cinglant qui pénètre jusque dans les os brisés et les cicatrices, dans lesquelles la civilisation est mal recousue. Où est donc aujourd'hui notre héros tragique, se demande Fabre dans un récitatif interminable? Où se cache-t-il? Nos contemporains en ont besoin. Pendant le prélude, les deux acteurs supplient et appellent le héros sur tous les tons: « *We need heroes now!* », jusqu'à ce que le rideau se lève et que le paysage de Prométhée se dévoile : à l'arrière-plan, projetée sur l'horizon, la lumière intense et aveuglante du soleil ; le héros Prométhée pend à l'avant-

plan, offrande de notre civilisation, il semble pris au piège dans une toile, écartelé par de robustes cordes, tel un Christ éventré.

Dans ce paysage, un sculpteur œuvre avec des mots. Jeroen Olieslagers a remis en vers le mythe d'Eschyle : en huit monologues, il donne la parole aux habitants de l'Olympe qui, au moyen de vers à consonance presque bibliques, respirent et mettent en rythme l'histoire du héros Prométhée. La langue est violente, dense et de temps à autre fébrile, telles des flammes léchant les hauteurs. Il s'agit d'un langage divin qui retentit de manière tonitruante grâce à l'univers mythique. Un par un, les Olympiens donnent leur vision de l'histoire du porteur de feu : Héphaïstos, qui a enchaîné le héros arrogant au Caucase ; Athéna, fille de Zeus et complice du dieu du feu ; Épipéthée, le petit frère stupide qui n'a pas pu résister au cadeau perfide offert par Zeus pour se venger, à savoir Pandore et sa boîte contenant tous les maux ; Io, poursuivie par un taon chargé de la piquer jusqu'à ce qu'elle devienne folle et venue se plaindre auprès de l'autre dieu puni enchaîné ; et encore Océan, Dionysos, Pandore, Hermès et finalement Prométhée, fils des Titans qui, à la fin, interrompt le long silence par son virulent blasphème à l'encontre du dieu suprême Zeus : « *this is a scream right from the gut; I resist.* »

Il est enfin là, le héros, dressé sur le Caucase, défiant le dieu suprême, ne craignant aucune torture, réprimant la douleur et regardant fièrement l'humiliation dans les yeux. Mais le feu brûlant, volé au ciel, l'a également rendu aveugle à la réalité se déroulant à ses pieds. Son feu, ce cadeau si chaleureux à

la civilisation, dépérit, s'étouffe et s'éteint à cause des mortels. En effet, les hommes ont échangé le feu de Prométhée, avec toute sa puissance émancipatrice, contre le codex des nouvelles religions qui prônent une profonde aversion ainsi qu'une interdiction absolue à l'égard de tout ce qui est effréné et ardent. La religion, déclare Fabre en faisant référence à Marx, n'est pas l'opium, mais le somnifère du peuple. Elle assouplit, étouffe, apprivoise ; elle rend les hommes crédules et innocents. La religion est une sorte de dictature intérieure de la morale oppressée avec le thermostat en position de congélation. La religion est cool. La société évoluée, avec ses règles et ses lois, a proscrit le feu et de ce fait toute fantaisie. Fabre présente sur scène une communauté fermée sous l'emprise du feu, car le feu attire, mais est également un danger sous-jacent. Avec des costumes rappelant toute une série de religions, Fabre démontre leur rapport ambigu au feu : au cœur d'une histoire traitant de la passion, cette dernière est tempérée et réprimée. Chacun peut à tout moment contenir consciemment les étincelles ou ascensions se présentant. Chaque foyer d'incendie possède son seau de sable et les parcelles encore fumantes sont étouffées dans la foulée.

Contrairement à *l'Orgy of Tolerance*, la structure de cette production ne repose pas sur le sketch, mais sur le flux. Le flux de malédictions et blasphèmes virulents que les dieux de l'Olympe se lancent continuellement à la tête, le flux des images que Fabre fait onduler et se percuter sur scène. En effet, des feux s'éteignent continuellement, mais de nouveaux foyers se créent également en permanence. Les individus recherchent fébrilement des instants de passion, de

quoi enflammer quelque peu leur corps et leur âme. Les corps se frottent les uns aux autres jusqu'à faire naître l'étincelle ; les hommes et les femmes font d'eux-mêmes des bûchers de désir ; en un tournemain, la verge se transforme en flambeau, le vagin en mécanisme d'allumage mélangeant soufre et phosphore; le pubis est une délicate surface de frottement pour toute chose inflammable. Mais plus le foyer est important, plus la répression est tenace : lorsque le sable et l'étouffoir ne suffisent plus, l'extincteur jaillit pour éteindre le feu qui se propage et la scène se métamorphose en un écran de CO2 et de sable en suspension. C'est la façon dont s'y prend la production pour dépeindre le paysage prométhéen entre l'Olympe, le Caucase et la vallée où résident les hommes. Comme dans un opéra, le texte et l'image s'entrelacent tels le flux et reflux d'une mer houleuse. Des cordes forment le fil rouge entre la multitude d'images et de clins d'œil surréalistes : tantôt chaînes pour ceux qui enfreignent la loi du dieu suprême, tantôt objet de désir pour ceux qui souhaitent se procurer du plaisir, tantôt cocon pour ceux qui attendent une transformation.

Ce nouveau spectacle montre le champ de bataille de notre civilisation. Le feu de Prométhée en est le fondement. Mais qu'est-ce que l'homme a fait de la force magique du feu? Quelle alchimie a-t-il créée? À quoi a mené la peur du feu?

Luk Van den Dries
(Université d'Anvers)

La presse en parle

« Envie de quelque chose d'énorme, besoin d'être sidéré? Un seul nom encore et toujours : Jan Fabre. [...] Avec *Prometheus Landscape II*, sa nouvelle pièce pour dix «danseurs», le plasticien et metteur en scène flamand joue les voleurs de feu pour incendier le plateau à grand renfort de briquets et de fumigènes. Avec odeurs de poils grillés en prime ! Heureusement, les pompiers des bonnes mœurs ne sont jamais loin, prêts à jouer de la lance, comme les cowboys de leur lasso. Heureusement, un petit coup de vent et le feu aux fesses fait revivre au quart de tours les protagonistes de cette cavalcade effrénée, autour d'un Prométhée en slip blanc, écartelé à 3 mètres au dessus du sol.

Jan Fabre profite du mythe grec pour sonner une fois encore la charge contre une société aseptisée, vidée, qui éteint toute velléité de liberté et d'imagination. À celui qui créa les hommes et déroba le feu aux dieux pour eux, Fabre [...] renvoie l'image d'une civilisation défaite, dont les étincelles sont étouffées, dont les soubresauts de vie ont goût de cendre.

La démonstration n'y va pas avec le dos de l'extincteur, mais quelle splendide débauche d'énergie. »

Rosita Boisseau, *Le Monde*, avril 2011

garants de la morale et des bonnes mœurs ou aquoibonistes – les répriment à coup d'extincteurs, de haches et de seaux remplis de sable, asphyxient, asservissent ou garrottent ces «dangereux» feux qui n'en finissent pourtant pas de rejaillir.

Il est un temps, celui de la Grèce antique, berceau de la civilisation occidentale, où Zeus, roi des dieux olympiens fit appel à Prométhée, le Titan, pour départager les dieux et les hommes, régler entre eux la compétition et répartir leurs places respectives. Mais une lutte de ruses s'engagea entre Zeus et Prométhée, celui qui comprend d'avance et prévoit. Prométhée dupa Zeus lors de cette répartition, marquée par un sacrifice animal, donnant aux hommes la bonne part du sacrifice, camouflée sous une apparence immangeable. Zeus, pour le châtier, cacha le feu, le blé et par conséquent la nourriture de la vie, aux hommes, ce feu qui sert à cuisiner et faire cuire les morceaux de viande. Prométhée, pour ourdir une nouvelle ruse, s'empara d'une semence du feu de Zeus qu'il glissa à l'intérieur d'une branche de fenouil bien verte pour transporter chez les hommes un feu naissant. Cette fois-ci, Zeus, pour répondre au coup, ordonna à Héphaïstos, dieu du feu, des forges et des volcans, à Kratos (le pouvoir) et à Bia (la force) – serviteurs de Zeus – d'enchaîner et de clouer Prométhée à un bloc de granit. Un vautour vint chaque jour dévorer son foie, qui, chaque nuit, se régénéra. Selon Eschyle, qui écrivit *Prométhée enchaîné* probablement aux alentours de l'an 479 avant J.C., le feu prométhéen n'est plus le «feu qui cuit», mais le symbole des arts, des sciences, des techniques et de la connaissance, Prométhée l'initiateur de toute civilisation.

Que faire lorsqu'une civilisation aujourd'hui se vide de toute substance et se décompose, lorsque toute étincelle naissante est éteinte et que le moindre souffle de vie a le goût de cendre ? Laisser faire, telles de fatalistes victimes, ou choisir de s'emparer du feu sacré, comme le héros prométhéen, transgressant l'interdit et agissant selon ses propres convictions? Qu'avons-nous fait de notre libre-arbitre? Jan Fabre répond «Où sont les héros?» et reprend, avec *Prometheus Landscape II*, la fêrule de Prométhée, l'éclairé qui sait transformer le feu qu'il porte. Il cosigne avec Jeroen Olyslaegers plusieurs monologues écrits en anglais d'après la tragédie d'Eschyle, et met en scène dix personnages débridés, dont les corps disent l'urgence de vivre. Ici Zeus s'amuse à se faire mal, Océan parle en crachant de l'eau, Athéna, fidèle complice de Prométhée qui l'aïda à entrer secrètement dans l'Olympe, avance taille corsetée et genoux liés, lo court nue, enflammée par la passion, et Pandore apparaît telle une femme-araignée, juste avant la fin des temps crépusculaires. Juste avant le début d'un nouveau jour.

Cécile Faver

>>>> Échangez vos impressions sur notre forum : www.lequai-angers.eu >>>